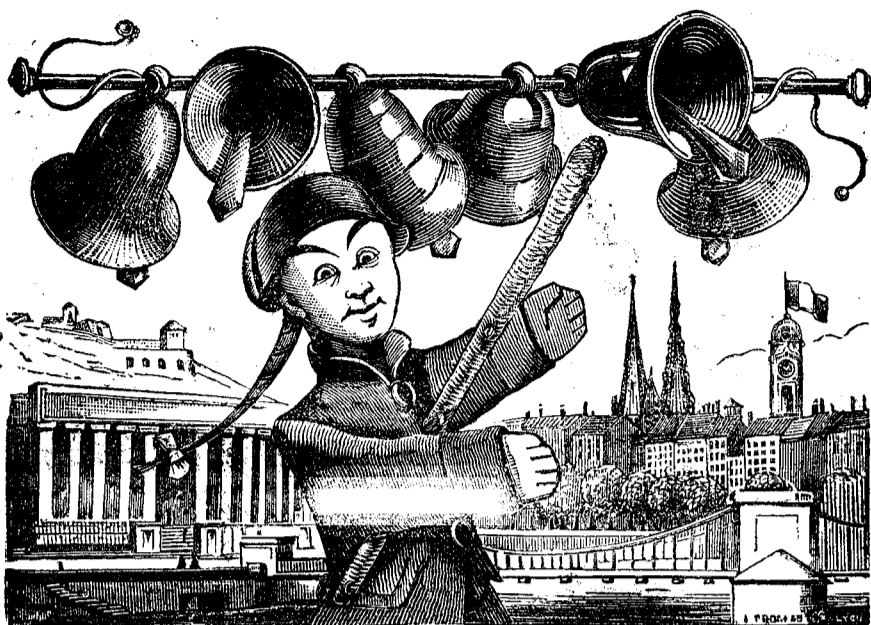


LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Lyon, 81, Rue de la République, Lyon

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Agence Malignon, 81, rue de la République. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise, 9.



Quelle scie, mon « cher d'Asco !!! »

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — LES CAFÉS (Rimes grincheuses). — La politique des « résultats. » — Revue de la semaine. — Progrès-Bavard-Réveil. — Plus ça change.... — « Républiquette à Caluire ou la célébration de la St-Alphonse (suite et fin). — QUESTION SOCIALE : Simple histoire. — Feuilleton.

Il nous revient que plusieurs de nos lecteurs ont payé notre dernier numéro 15 centimes. Nous prévenons le public que sur les demandes nombreuses que nous avons été adressées, le CARILLON DE ST-GEORGES ne doit plus être vendu partout que DIX CENTIMES.

CARILLON

Ah! mais, nom d'un rat! quand donc que nous aurons fini de renucler tous les points noirs, comme les mattevets portiques bajallent dans leurs boîtes de

diplômes-à-scie? Fichez-nous voir un peu de paix, nom de nom! A parsent que nous ons de canettes dans notre questin et de pièces sus nos rouleaux de darnier, nous avons assez chômé d'ovrage comme ça, nous voulons tramer tranquillement et éviter le bouzillage sus note façure.

Que Bisquemal fasse de risettes aux jésuites et qui se requinquent dans leurs capucinières, ou qui baise la mule de Léon XIII, que les rois péterets se brandigolent sus leur trône quand les coliques leur gassent les boyes, ou ben que le prince Milan aille chatouiller le menillon et s'empêtre-la-bourre pour qu'on l'y flanque une couronne sus la courge, tous ces patrigots, c'est pas note affaire.

Fesez-vous peter le masque, cramaillez-vous la carcasse, pochez-vous les z'œils ou saraboulez-vous le poil, relitchez-vous le museau si ça vous fait plaisir ou sansouillez-vous dans la bassouille et le jus jusqu'au cotivet, mais encore une fois, fichez-nous la paix, pour de bon! C'est pas vrai, les gones? Faut-y qui se casse les dents, ces gourgands; y peut-être que nous laisser remonder

note longueur. Gn'a pourtant pas si longtemps qu'on nous l'a salopé note pièce. En sepetante, bon Guieu! ces charipes d'Anemands avions fait dessus assez de crapauds, de bourrons, qu'y z'ont charché à tout gâter note ovrage, en enlevant les pointiselles, en faussant les marches, en bousillant les canettes, qui z'ont même tout dépontelé note Jacquard...

Oui, mes pauvres frangins, le point noir, c'est c'tte peste qu'on appelle la Guerre! C'tte sale évention que fait faire quinet à tant de pauvre monde, qu'y faudrait que les memans fassent des bessons tous les ans pour fournir à tenant ces abattoirs où y ne faut pas seulement une seconde pour vous déclaveter un homme.

Esquintez-vous donc à élever un mioche pendant vingt ans pour qu'un matru morceau de plomb dans la caboche ou dans l'embuni n'en fasse qu'un cadavre! V'là que c'est tout à recommencer; c'est comme si vote mewan n'avait rien fait. Oh! non, les gones, pas de machins comme ça, pas de fabriques d'esquillettes, nous ne voulons pas que nos frangins se fassent toujours casser les côtes pour le plaisir de

faire de clinquettes pour amuser le roi de Prusse.

Les Angrais n'ont z'envie de jouer à passe-la-grolle avec le Pacha d'Egypte, à cause qu'y veulent mettre les arpions sus l'isthme que fait suer. Ces grands galavards, qu'ont des quenottes qu'on dirait des pelles à four, eh! ben, y voudriont porfiter du mement que nous sons empêtrés dans la *Retourne-z'y* et que nous sons en train de jouer de la fourchette avé les Arbigos, pour manger le gâteau à leur fantesie; les Autres-chiens tendent la patte aux Purschiens; les Russes, avé leur gros-schacot, viennent relitche le bâton de Guimauve; le fils du roi Manivelle fait de z'œils en coulisses du côté de Monaco, enfin, tous les rois et les empaieurs nous gaignent de travers pace qu'y voudriont agraffer note chenuse République pour la coquer comme le loup du petit Chaperon rouge.

Faut voir toute c'tte bande de melons couronnés, avé leur manteau de vote mine, que se trimoussent comme des z'avions la danse de Saint-Guy; y gaignent après nous comme de boule d'

que chiquent de manches de gigot. Et pourtant nous ne nous pas si mauvais voisins, nom d'un rat! et pisque nous demeurons censément sus le même carré de cette boule charogneuse, ne devrait-on pas tous faire de collagne ensemble au lieu de nous delavover, de nous chipper nos noyaux et de nous flanquer de machons sus l'œil pour nous faire voir trente-six chandelles?...

Eh! ben, quant même le Pape de Romé envoie sa benédiction à tous ces pots-enttas, du depis pepa Guimaube jusqu'au Grand-Truc, quant même tous ces pillandrins, que se mangeraient le nez s'y se trouvaient entre quatre z'yeux, se rient au camard en fesant les boîmes, y auront beau patrigoter, faire encroire aux ouvriers que s'y n'ont que de claquerets et de paquets de couenne à chiquer, et que, s'y sont dans la petauge, c'est la République qu'en est l'auteur, tout ça, voyez-vous, ça ne fera pas pus d'effet que de z'emplâtres sus de guiboles en bois.

Vouï, les t'amis, la France republicaine sera l'avant-garde de la civilisation de l'Urope et pis du monde. Encore quèques temps, et nous pourrons vitrer par nos liquernes toutes les pissances porclamer la fraternité des peuples. Quand nous aurons fait fisquer au monde que la République n'est pas de blague ni de frimes, que c'est le véritable gouvernement et le seul que ne fasse pas trouer la bazanne aux gones d'un quarquier avé ceusse d'un aute à propos d'une fiarde ou d'un roi péteret, alorse vous les reluquerez ces ventres royaux prendre la courante et emmieller leurs trônes. Ce jour-là y faudra donner un fier coup de balai dans la cambuse!

Aussi ça me remplit de contentement et de jubilation et je vous coque tous à la pincette en vous quinchant : à dimanche.

Votre vieux t'ami,
JEAN GUIGNOL.

CAFÉS

(RIMES GRINCHEUSES)

Regardez-les entrer ou sortir des cafés,
Les jeunes ou les vieux, les pauvres ou les riches,
Les boiteux... les pansus... les têtes de potiches...
Les têtes de coiffeurs, les têtes de... coiffés!

Les commis-voyageurs, par l'absinthe échauffés,
Se tapent sur le ventre... attaquent les caniches;
D'autres, plus ahuris que des saints dans leurs niches
Ont cet air — « réussi » — des gens trop ensoiffés...

Le pochard du faubourg, sa casquette en arrière,
Les deux yeux plus battus que deux œufs sur le plat,
Penche sur le ruisseau sa mèche aventurière,
Et dil en gestes mous que c'est lui — « qu'est l'Etat. »

Près des marchands de vin, les ouvreurs de portières
Blaguent les chignons rouas: Fais donc pas de manières;
Moi, j'ai levé trois francs et tu ne les as pas!...

Et tout le monde boit... et tout le monde fume,
Et chacun s'abêtit!... et chacun se consume...
Est-il bien étonnant que nous tombions si bas?...

OGIER D'IVRY.

LA POLITIQUE des RÉSULTATS

Le mot est de M. Gambetta, le père de cette politique, baptisée par Rochefort : « opportunisme. »

« Politique des résultats » nous paraît mieux répondre à sa nature, propre ou malpropre, et à ses conséquences, — à ses conséquences surtout.

Sa nature, propre ou malpropre, nous ne l'avons que trop appréciée, depuis 1870, pour ne la point connaître. Propre, quand elle présentait — hélas! rarement — son côté : *liberté, justice*; malpropre, — hélas! presque toujours, — quand elle découvrait toutes les impudeurs de ses lois restrictives, de ses superstitions religieuses, de ses fameuses doctrines dites de *conservation sociale* (!) desquelles, de l'aveu même de ses plus zélés partisans, ministres d'hier, d'aujourd'hui et de demain, elle est fatalement condamnée à vivre et... à mourir.

Mais ses conséquences, ses *résultats* de cette politique, s'ils avaient été présents, s'ils avaient été prévus, nous ne les connaissions pas encore tous.

Certes, la malpropreté de *dessus* faisait mal augurer de la propreté de *dessous*.

Néanmoins, on subissait l'entraînement des optimistes. On regardait M. Gambetta festoyer allègrement avec ses convives députés, sénateurs, ministres, ambassadeurs, prince de Galles ou pachas, et...

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre!

On se disait qu'après tout, si elle ne faisait pas avancer d'une semelle l'application des principes démocratiques, et si, naturellement, elle niait la question sociale — la question des affamés, — cette énorme consommation de succulentes victuailles devait servir à autre chose qu'à engraisser des personnages officiels.

On se disait : M. Gambetta et ses acolytes sont des malins! S'ils banquettent avec des ambassadeurs, des princes, des pachas, ce n'est point pour le seul plaisir de faire danser l'argent des contribuables... Entre le premier et le second service, ils s'occupent des affaires de la Tunisie et anéantissent tout ce qui est resté de Khroumirs après les terribles massacres auxquels se sont livrés nos soldats; entre le second et le troisième service, il ne subsiste plus aucun... doute sur l'écrasement des Arabes insurgés, et sur la prise de Bou-Amena; enfin, entre la poire et le fromage, l'Angleterre n'a plus rien à voir en Égypte, et la dangereuse omnipotence qu'elle comptait nous imposer, par ses roueries diplomatiques et ses agissements mystérieux, disparaît, emportée sur les brouillards de la Tamise,

avec la fumée odorante de nos incomparables cigares!...

Eh bien! nous les connaissons aujourd'hui, ses conséquences, ses *résultats* de cette politique extérieure, la seule qui bénéficiait de l'obscurité des intrigues de la diplomatie ou des coulisses gouvernementales.

Et nous les connaissons dans ce qu'ils ont de plus douloureux pour une Nation qui, vaincue et désarmée par le Despotisme, a tout sacrifié pour le relèvement de son glorieux drapeau, en le plaçant sous l'égide libératrice de la République.

Nous les connaissons par la folle et coupable aventure de Tunisie qui a produit l'insurrection algérienne; nous les connaissons par l'incapacité et l'incurie de *certaines hommes* aux prises avec des difficultés *militaires* dont ils sont seuls responsables; nous les connaissons enfin par la *défaite* que nous venons d'essuyer en Égypte, par la ruine de notre influence dans ce pays, par le honteux soufflet que l'Angleterre, notre éternelle ennemie, n'a pas craint d'appliquer sur les joues de nos diplomates, les Benedetti de cette mystification!

Ah! les voilà bien, dans toute leur splendeur, les résultats de cette politique, — de cette politique qui *conserve* les lois et les hommes de l'Empire, de cette politique qui *conserve* les manœuvres occultes de l'autoritarisme césarien, les majorités parlementaires et les Sénats, destinés à couvrir d'une imperturbable approbation ces manœuvres et cet *autoritarisme*!

Mais ces *résultats* ont comblé la mesure, et il n'est que temps qu'elle disparaisse, cette politique, pour permettre à la République *non des résultats mais des principes*, à la République qui ne vit ni d'*expédients* ni de *résultats*, d'affranchir la Démocratie et de sauver l'honneur de la France.

CADET.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Quand donc se décidera-t-on à respecter les dernières volontés des mourants?

Un enterrement civil a eu lieu à la Tour-du-Pin, ainsi que l'avait voulu le défunt Henry Savoyat.

Le curé, furieux de voir une proie lui échapper, envoie au domicile mortuaire des émissaires qui, poussant des cris lamentables en ayant l'air de s'arracher les cheveux, cherchent à effrayer la famille, afin d'éviter un pareil scandale et d'obtenir un enterrement religieux.

La veuve renvoie ces énergumènes comme ils le méritent; aussitôt ils parcourent la ville en exhortant les habitants à ne pas assister aux funérailles.

Le résultat ne se fait pas attendre; plus de

800 personnes accompagnent cet honnête citoyen à sa dernière demeure!...

SAMEDI. — Le Conseil général vient de voter 2,400 fr. pour le maintien de l'aumônier de l'hospice de Bron, malgré la demande de suppression de ce crédit que vient mitiger l'amendement du citoyen Debolo : « Le service religieux sera fait à l'asile par le clergé paroissial de Bron. »

Ce qui nous paraît bien suffisant, car nous ne voyons pas l'utilité d'entretenir un aumônier pour sermoner des gens inconscients, — à moins que ce ne soit pour avoir l'occasion de célébrer, comme au Moyen-Age, la messe de l'Ane pendant la fête des Fous.

DIMANCHE. — Pendant que les ultramontains allemands, réunis en congrès à Rome, réclament la suppression de toutes les lois et ordonnances de la période du Kultur-Kampf, et l'abolition de la fréquentation des écoles et la réintégration des ordres religieux afin d'adoucir la misère sociale (?), on s'occupe à Berlin de resserrer les rapports avec la papauté, et l'on désigne M. de Schlozer comme le futur ambassadeur d'Allemagne auprès du Vatican.

Quel triomphe pour la curie romaine d'avoir réussi, par ses manœuvres, à faire mettre les pouces au grand chancelier et de pouvoir du même coup étendre la puissance du syllabus et amener l'abrutissement des intelligences!

LUNDI. — Encore un mariage où le cœur se trouve remplacé par un sac d'écus!...

Au moment où les époux sortent de la mairie de Roanne, une jeune femme éplorée, tient dans ses bras un bébé rose qu'elle présente au nouveau marié, comme bouquet de noce, en lui disant : « Tiens, voilà ton enfant!... »

A peine a-t-elle achevé ces paroles que la pauvre fille s'évanouit et roule au pied de l'escalier. On a dû la transporter au bureau de police, où les soins qu'exigeait son état lui ont été prodigués. Cette triste scène impressionne vivement les spectateurs; quant aux époux... ils montent gaiement en voiture et fouette cocher!

A l'église, le curé bénit cette heureuse union. Et la morale?... Il s'en bat l'œil, comme dirait un gone; pourvu qu'on lui paie religieusement ses honoraires.

MARDI. — Les cléricaux deviennent de véritables corbeaux lorsqu'ils trouvent un cadavre. Celui du malheureux Wouters excite la verve de l'Université. Il ne voit plus que la manifestation du doigt de Dieu.

Les revers commerciaux, les désastres successifs qui ont accablé ce pauvre diable, et qui, troublant son cerveau malade, l'ont poussé au crime et finalement au suicide, ne sont pour ces bons et charitables cagots que le châtement justement mérité d'un crocheur de capucinières.

Et pour le serrurier de la Louvesc, auquel on enlève le pain quotidien en lui empêchant, par les moyens les plus honteux, de le gagner en travaillant, devons-nous voir aussi le doigt de Dieu dirigeant les manœuvres des hommes noirs qui s'acharnent après ce pauvre homme?

MERCREDI. — On dit que les *loups* ne se mangent pas entre eux. Voici pourtant que le Progrès vient de donner un rude coup de croc à Tony Loup qu'il a soi-disant expulsé de sa bande. Benoit Loup vient à la rescousse, et lance à la figure de M. Delarochette le qualificatif de rédacteur du *Bavard*. Est-ce que la farce serait jouée, que les acteurs quittent leurs masques?

Mais j'ai bien peur que ces frères-là ne se transforment en vulgaires Cain pour ce pauvre Abel... Peyrouton.

JEUDI. — Nous ne pouvons pas terminer notre revue de la semaine sans dire un der-

Feuilleton du Carillon de St-Georges.

9

UNE

TUERIE DE COSAQUES

PAR

Godefroy CAVAINAC

(Suite)

Tous s'arrêtèrent comme si c'était une barrière... Un long murmure de surprise et d'effroi passa de rang en rang... Le Tueur est tué!... Nous sommes coupés!... « Le feu devant et derrière!... Le coup est parti de là... » Et plusieurs mains indiquaient sur le côté un buisson autour duquel flottait encore de la fumée.

Et de cette fumée sortit soudain un éclair au moment où, accouru pour faire reprendre la marche à sa colonne qui se serrait sur les premiers rangs, tremblait dans sa longueur et se fendait en plusieurs points, le chef s'arrêta pour la voir de nouveau s'allonger sur

la route; et ceux qui virent l'éclair virent en se retournant le chef qui tombait de son cheval, et le cheval qui fuyait entre ses étriers vides.

Tout prit aussi la fuite... ou plutôt vous les eussiez vus d'abord, les lâches brigands, comme un troupeau de chamois, quand celui qui les précède est abattu, suspendre soudain leur marche, et se refouler les uns sur les autres, s'entasser en regardant de toutes parts, puis se séparer, s'éparpiller, fuir éperdus par tous les bouts des rangs, et se disperser dans la vallée comme la graine dont un semeur arrose ses sillons.

Mais tout éparpillés qu'ils étaient, et malgré les mille détours de leur fuite, Rudig ne jetait pas moins par terre tous ceux qu'il ajustait : et tranquille sur la hauteur, l'enfant les voyait s'agiter au-dessous de lui et ne s'arrêter que sous ses balles.

D'autres les poursuivaient non moins sûrs, car nos paysans, voyant la déroute, avaient bientôt surmonté tout obstacle, et eux aussi se dispersaient à la poursuite des fuyards : comme la graine semée par un sac à mitraille... Tue! tue! fourches, haches et faux, couteaux, baïonnettes lâchées dans la fuite, tout cela tirait du sang. Nos gens culbutaient les fuyards du penchant des côtes dans la vallée, et les chassant, les serrant, les entourant presque, ils poussaient leur course vers le point où la route s'approchait

du fleuve, et la retardait en même temps.

Aussi Lubbert ne jouissait pas encore de ce spectacle; mais quand la montagne, en s'abaissant vers le fleuve, lui laissa voir le passage qu'elle bordait, il n'y aperçut que quelques cosaques qui commençaient à y pénétrer, et tous se laissant aller ventre à terre à la pente, ils furent en un moment en avant des fuyards, tournèrent sur eux, les chargèrent en tête et les rejetèrent, toujours sabrant, dans la vallée. Une décharge de carabines et de pistolets apprit aux autres que la porte du cachot était fermée; mais par Dieu! ce n'était pas pour les prendre!...

Leurs charriots mêmes, chargés de leur sanglant butin et parvenus près du défilé, servirent aussi à leur boucher le passage... On ne les laissa même pas se jeter dans le fleuve pour s'y noyer; et, serrés entre les cavaliers et les piétons, ils n'eurent plus d'autres ressources que de se réfugier derrière les murailles d'un ancien cimetière abandonné, qui s'élevaient encore dans un coin du vallon.

« Ah! chiens, dit Lubbert, vous n'y gagnerez rien; car ce n'est pas même là que vous serez enterrés... »

Le cimetière fut aussitôt cerné. Ils s'y étaient retirés environ sept cents... Nos gens étaient tout aises; et, les tenant là, prirent un peu de repos. On était bien sûr de les tuer

plus tard jusqu'au dernier. Il n'était pas encore quatre heures.

« Eh bien, disait Lubbert en parcourant les groupes, ne vous ai-je pas donné un bon conseil?... Voilà que vous avez repris votre bien. Il ne nous reste plus qu'à achever ce qui reste. Ça! camarades, pas de quartiers si vous êtes contents de moi!... »

Et comme on vit paraître de l'autre côté de la muraille une façon de drapeau blanc hissé au bout d'une lance, en signe de capitulation, et qu'un des Alsaciens, ancien officier, pensait qu'on dut écouter : « Non, non! dit Lubbert. Au diable le droit des gens, monsieur, et les règles de la guerre! Nous les ignorons, et n'en voulons ni pour nous battre ni pour nous gêner... Nous ne sommes pas une armée guerroyant contre des soldats : nous sommes chasseurs traquant des loups, braves gens contre bandits qui sont venus la nuit égorger nos femmes et brûler nos maisons... Pas de quartier! »

— Cela est vrai! s'écrièrent une foule de voix; et une volée de coups de fusil partit briser la lance. Les assiégés comprirent bien qu'ils seraient tous morts avant peu.

Tout à coup un cri général s'éleva : « A l'ouvrage! à l'ouvrage! » On s'élança vers les brèches du cimetière, on escalada les murailles. Les gens venus à cheval étaient les plus animés, n'ayant encore presque rien fait, que courir. Les armes des morts ser-

nier adieu au citoyen Pinet. Environ trois mille personnes ont tenu à honneur d'accompagner à sa dernière demeure le dévoué citoyen qui, fidèle aux principes de toute sa vie, est mort en libre-penseur.

Ses sentiments de justice et de liberté en firent un irréconciliable de l'empire; aussi Pinet faisait-il partie de cette petite phalange d'hommes convaincus qui préluda aux événements du 4 septembre. Il prit une part active à la proclamation et à l'organisation de la République; aux mauvais jours, incorporé dans nos légions improvisées, il combattit vaillamment pour la défense de la Patrie.

Véritable ami de l'humanité, il faisait le bien avec la seule satisfaction du devoir accompli. Il était de ceux qui veulent les réformes politiques et sociales par le progrès, la science et la raison, de ceux qui combattent l'intolérance et résistent à toutes les tyrannies, attendant tout de la liberté!...

CLAUQUE-POSSE.

PROGRÈS-BAVARD-RÉVEIL

Nous renonçons, pour cause de parfaite inutilité, à nous occuper davantage de la « brochure » de M. Abel Peyrouton. Dans cette brochure, nos lecteurs le savent, M. Peyrouton, rédacteur du PROGRÈS et rédacteur du BAVARD, demain probablement rédacteur du RÉVEIL LYONNAIS, avait cherché à dégager la responsabilité de son patron, M. Delaroche, et à prouver, — ne pouvant plus nier sa collaboration — que, depuis le 4 juin, il avait cessé, d'appartenir à la rédaction du BAVARD!

Or, cette semaine, la question BAVARD-PROGRÈS-RÉVEIL, par la publication de plusieurs lettres et articles dans le PROGRÈS, le LYON-RÉPUBLICAIN et le RÉVEIL LYONNAIS, est passée à l'état de bouffonnerie, et de bouffonnerie si mal interprétée, que tous les échos de l'opinion publique retentissent encore du bruit des sifflets.

Ces « beaux » messieurs du PROGRÈS, du BAVARD et du RÉVEIL ont voulu sortir de l'impasse où nous les avions acculés, nous, le CARILLON DE ST-GEORGES, et pour en sortir, ils ont joué cette vieille scène de copains décidés à faire un bon coup et feignant de s'entre-déchirer afin de mieux leurrer les imbéciles...

Le RÉVEIL LYONNAIS a eu l'air de vouloir manger le PROGRÈS : le PROGRÈS a eu l'air de vouloir ne faire qu'une bouche-ée de la colonne de Caluire, le gigantesque Tony Loup; Benoît Loup, tout dévoué à son frère, en vertu du proverbe : « les loups ne se dévorent jamais entre eux, » a obéi aux ordres de Tony, il a traité M. Delaroche de « collaborateur » du BAVARD, — sanglante injure! — et il a sérieusement déclaré que, contrairement aux affirmations de M. Delaroche, le BAVARD « n'était pas la propriété de son frère Tony (un tiers), mais bien celle de « Benoît, » la sienne!! Puis, toujours contrairement aux affirmations du susdit Delaroche, Tony Loup a déclaré, à son tour, qu'il n'avait jamais été mis à la porte du PROGRÈS, et qu'il avait volontairement quitté ce journal; puis, on a dicté au « Benoît » déjà nommé, une lettre par laquelle il a fait de piteuses excuses au Delaroche sur le qualificatif injurieux de « collaborateur » remplacé par celui « d'imprimeur; » puis, enfin,

le PROGRÈS s'est tu, le RÉVEIL s'est tu, le BAVARD s'est bien gardé de souffler mot, et... tous ces gens-là se sont frottés les mains, en se disant qu'ils « avaient réussi leur coup » et que, décidément, le public de Lyon était composé d'une splendide collection de crétiens!...

Mais, ces gens-là, rentrés dans la coulisse, n'ont pas entendu les sifflets.

Nous les avons entendus, nous, et, pour qu'ils en puissent savourer les douceurs, nous allons les leur traduire en phrases très-vulgaires :

Ils signifient, d'abord, ces sifflets, que le public de Lyon n'a pas été la dupe de ces détestables cabotins; ils signifient, enfin, qu'il est parfaitement convaincu : 1° que M. Delaroche est toujours intéressé dans « l'affaire du BAVARD; 2° que M. Peyrouton a non-seulement continué à collaborer à ce journal, mais encore qu'il y collabore toujours; 3° que M. Tony Loup est le véritable propriétaire-administrateur et rédacteur en chef de cette feuille odieuse, le courtier de cette BOURSE DE CYTHÈRE; 4° que M. Benoît Loup n'est que la COUVERTURE de son frère Tony, mis en demeure par les membres du Comité des républicains-radicaux d'avoir ou à cesser la publication du BAVARD ou à laisser la direction du RÉVEIL à un citoyen étranger aux bénéfices de la pornographie.

Ah! si le public l'avait gobée, la bouffonnerie de ces « beaux » messieurs, ils y eussent merveilleusement trouvé leur compte : Tony Loup pouvait conserver, et son titre et ses lucratives fonctions de directeur politique du RÉVEIL LYONNAIS, et s'assurer, dans ce journal, la collaboration de celui qui, écrivant à son « cher d'Asco, » lui disait : « Il n'y a rien, IL NE PEUT RIEN Y AVOIR qui nous sépare, » le BAVARD poursuivait fructueusement le cours de son ignoble publication avec Tony Loup et Peyrouton, — de Peyrouton, mi-rédacteur du PROGRÈS et mi-rédacteur du RÉVEIL, — et... tous ces « beaux » messieurs — y compris M. Delaroche, — nageaient dans un Pactole de gros sous, — les gros sous de la République, mêlés à ceux de la pornographie!...

Certes, le plan de cette machine pour être profondément... canaille, ne manquait pas d'habileté....

Par malheur pour ces cabots, l'interprétation a été exécrable; on a trop vu les ficelles et l'on a sifflé la machine et ses interprètes.

LE CARILLON.

PLUS ÇA CHANGE...

C'était le 8 septembre. J'avais passé une grande partie de ma journée en relation avec les Pompeïens, leurs temples, leurs gynécées, leurs superstitions, leurs mœurs. Un livre, merveilleux et de couleur et d'érudition, m'avait à ce point reculé de plusieurs siècles, que j'errais à travers nos rues, croyant n'apercevoir que des gens vêtus à l'antique, absolument comme dans les tragédies.

Je cheminais, en un mot, en pleine civilisation romaine.

Or, tout à coup, sous l'empire de cette hal-

lucination, après avoir jeté, en passant, un « Ave Cesar! » au Louis XIV de la place Bellecour, j'arrivai sur les quais qui bordent la Saône.

Il y avait foule sur ces quais, et le silence régnait dans cette foule agenouillée ou recueillie.

Je m'arrêtai, et je vis, derrière la balustrade d'un temple, une ombre rougeâtre qui élevait sa main vers la voûte azurée.

Et, comme si j'eusse été à deux pas de cette ombre rougeâtre, j'entendis sortir de sa bouche les paroles suivantes :

« Je vous bénis, fidèles de Vénus, qui accourez à la voix de son prêtre, vous agenouillez dans la poussière, non loin du temple de sa gloire, de ses prodiges et de ses vertus amoureuses, consolatrices et curatives!

« Je vous bénis, vous que nous tenons, empereurs, despotes, tyrans et prêtres, par ces bienheureuses légendes, dans nos mains toutes-puissantes, vous que nous prenons au berceau, que nous pétrissons à la servitude de nos passions et de nos volontés et que nous n'abandonnons qu'au seuil de la tombe, vous qui nous gorgez d'or, nous les parasites, nous qui ne vivons que par vous de toutes les chimères, de toutes les fables dont nous sommes les vigilants gardiens!

« Je vous bénis, vous qui élèverez vos enfants, pour qu'ils élèvent, à leur tour, les leurs dans cette respectueuse et constante adoration de ces légendes, de ces fables, de ces mystères, que nous exploitons contre vous et pour nous!

« Soyez bénis par Vénus, cette mère de l'Amour, le Rédempteur de l'Humanité!

« Et soyez bénis aussi par Jupiter, par Neptune, par Pluton, cette Trinité en un seul Dieu maître du Ciel, de la Terre et de l'Onde, et par les vingt mille dieux, demi-dieux, déesses et demi-déesses dont nous avons eu le soin de garnir l'Olympe, afin que chacun de vous, fidèles, y en pût trouver à sa fantaisie.... et au mieux de nos intérêts!...»

Mais voilà qu'au moment où l'ombre rougeâtre achevait son dernier geste de bénédiction, un cri retentit à mon oreille : c'était celui de : « Vive Marie! »

« Vive Marie! » Ce cri me fit, en une seconde, franchir l'espace de plusieurs siècles et me rappela soudain : que Jésus-Christ était né; qu'il avait remplacé à lui seul tous les dieux; que la mère de Jésus avait détrôné Vénus; qu'à la place des dieux, demi-dieux, déesses et demi-déesses, il y avait, dans le Paradis substitué à l'Olympe, un nombre incalculable de saints et de saintes, occupés pendant toute l'éternité à écouter de la musique de chambre; que le temple édifié sur la colline de Fourvières, aujourd'hui baptisé église, est dédié non pas à Vénus, mais à Marie, une fille-mère toujours vierge; et que l'ombre rougeâtre qui m'avait paru être celle d'un grand augure de la folichonne épouse de Vulcain, n'était autre, en chair, en os et en robe rouge, que M^r Caverot, cardinal, primat des Gaules, grand-prêtre de Jésus-Christ et de la vierge Marie, mère de Jésus-Christ!...

— C'est égal! me dis-je en m'en allant,

chargé de la bénédiction que je m'étais si peu attendu à recevoir, plus ça change....

CADET.

« Républiquette » à Caluire

OU LA

CÉLÉBRATION DE LA SAINT-ALPHONSE

(1)

(Suite et fin)

« Citoyens et citoyennes,

« Nous sommes venus à vous, comme vont les missionnaires au milieu des peuplades sauvages, pour leur apporter, avec l'Évangile, les grands principes qui sont l'A, B, C, D, de la civilisation. (Applaudissements des collaborateurs auxiliaires du BAVARD appartenant à la rédaction du NOUVELLISTE.)

« Nos confrères de la rédaction du BAVARD m'ont choisi, moi, une faible femme, pour être le porte-parole de cet Évangile d'un nouveau genre (mêmes applaudissements), de celui qui doit continuer l'Ancien, en appliquant ses sublimes théories humanitaires, parce que nous, les femmes, nous sommes les instruments... de la politique régénératrice dont je vous présente les apôtres, et que le BAVARD a charge de faire pénétrer jusques aux bourgades les plus reculées de nos populations du Rhône.

« Oui, citoyens de l'immortelle cité de Caluire, de Cuire et autres lieux, c'est de la politique, n'en déplaise aux Pharisien qui nous combattent, de la bonne, de l'excellente politique que nous faisons, en propageant les saines doctrines de la pornographie.

« La pornographie c'est l'amour excessivement libre; la pornographie, c'est le libre-échange, ces deux bases fondamentales d'un gouvernement républicain digne de ce nom! (Murmures du côté de la voiture occupée par les collaborateurs auxiliaires du BAVARD, appartenant à la rédaction du NOUVELLISTE. Applaudissements de l'autre côté.)

« Et bien aveugles ceux qui nieraient cette vérité : « La Républiquette sera pornographe ou elle ne sera pas! »

« Qu'est-ce, en effet, citoyens et citoyennes, que cette forme de gouvernement : la Républiquette, si elle n'est pas l'égalité et la fraternité?

« Or, sur quel terrain, je vous le demande, peuvent se concilier tous les citoyens, sur quel terrain d'apaisement peuvent s'échouer, semblables aux flots courroucés sur une roche protectrice, toutes les haines des vieux partis et toutes les divisions entre républicains, si ce n'est sur la pornographie, cette application de l'égalité et de la fraternité dans l'Amour!

« Car la pornographie, sachez-le bien, n'éloigne personne de cet embrassement général. Tous y peuvent prendre part : les borgnes, les bossus, les scrofuleux, les boiteux; tous, les radicaux et les modérés, les légitimistes, les orléanistes et les bonapartistes; tous, en un mot, du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les ramoneurs jusqu'aux travailleurs de

(1) Voir les numéros du 20 et 27 août.

vaient à tuer ce qui restait. Il y eut plusieurs des assaillants abattus : car, n'espérant plus de quartier, les fantassins, les cosaques échappés à la poursuite, vendaient chèrement leur vie.

Mais on eut bientôt pénétré de toutes parts dans leur sinistre refuge, et ce champ de repos devint champ de bataille acharnée. Son silence fut troublé de mille cris, sa solitude, de combattants entassés. La mort n'y entra pas cette fois avec le convoi d'un seul, le recueillement et l'affection de plusieurs, mais pour le massacre de centaines d'hommes, avec la rage et les clameurs d'une foule altérée de vengeance. Assaut terrible où les remparts étaient les murs ébréchés d'un vieux cimetière; les assiégés, des assassins; les assiégeants, les veufs, les orphelins, les frères dont ils avaient fait le deuil. Assaut de fureur contre des désespérés, des ossements, des ruines, du sang et des tombes!...

Ils les serrent, ils les accablent, les égorgent, les éventrent. Les chiens mêmes venus avec la troupe à cheval se ruent sur eux et les déchirent à belles dents.

Le sang jaillit de toutes parts, teint les armes, la neige, les habits, les figures, se mêle, en coulant, de l'un et l'autre ennemi. Fusils par les deux bouts retentissent, crosse et canon tirant et assommant. Haches s'ébrèchent, fourches s'émeussent, baïonnettes se tordent et se cassent. Pas un coup qui ne

touche, ne soit rendu et redoublé. On en poursuit un, on en atteint deux. On s'appelle, on s'insulte, on se maudit, on s'encourage. Vingt langages divers hurlent, menacent, expriment la même haine. Ces hommes se sont cherchés, ils se sont trouvés, ils s'égorgeant.

Lubbart cependant faisait servir le sabre de son père. « Si je pouvais, pensait-il, le reconnaître, le monstre!... ce doit être le plus lâche de tous. »

Soudain il en aperçut un qui demandait grâce à genoux, et qui tendait son butin pour rançon de sa vie : trois montres, une chaîne d'or brillait dans ses mains. Lubbart s'élança : il reconnait cette chaîne : c'est lui qui l'a donnée à Hélène, et hier elle la portait encore... Elle la portait toujours.

Il l'arrache des mains du brigand. « Où l'as-tu prise? » lui cria-t-il en allemand, et et fouillant déjà ses vêtements avec la pointe de son sabre.

« Ce n'est pas moi, répondit l'autre de même. C'est lui, reprit-il en montrant un cosaque qui se défendait à quelques pas contre Hermann; il me l'a donnée pour un cheval. »

Lubbart abandonne celui-là à tuer aux paysans, court sur l'autre; et, repoussant Hermann : « Laisse-le-moi, malédiction! laisse-le-moi, s'écria-t-il; va-t-en, Hermann, va-t-en, ou je te frappe le premier. »

Et se plaçant devant le cosaque, homme

d'une taille moyenne, d'une figure hideuse et féroce, il le regarda fixement, et se sentit à le voir un tel redoublement de haine, qu'il fut bien sûr que c'était lui.

L'autre était toujours en garde : « Tant mieux, dit Lubbart entre ses dents, défends ta vie, défends-la bien : elle en sera plus longue à prendre; » car il était sûr aussi de lui faire sortir tout son sang.

Puis il l'attaqua, lui montrant d'une main la chaîne, et de l'autre lui lançant une telle grêle de coups de sabre, que le cosaque eût pu croire qu'ils étaient quatre après lui.

Ah! la rage et la force de Lubbart eussent alors suffi pour en attaquer plus de quatre à lui tout seul, et il eût bien voulu avoir plusieurs vies à prendre.

A le voir si pâle, les cheveux hérissés, les lèvres tremblantes, on eût pu croire qu'il avait terriblement peur. Son œil sanglant, ses cris, ses bonds, la furie de ses coups, tout son être, toute sa vie employés à détruire, son seul regard fixé et raidi quand tout son corps s'agitait, se tordait comme un serpent. C'était douleur, folie, haine et mort. L'autre devina aussi que c'était lui qui venait venger la jeune fille.

Alors il eut peur, et rompant toujours, il ne fit plus que parer, mais un coup à peine sur deux. « N'avancez pas! n'avancez pas! » criait Lubbart aux paysans qui venaient à son

aide; et faisant tourner son sabre autour du cosaque, il avait l'air de le défendre.

Mais à chaque tour il le frappait. L'autre enfin lui tendit son arme en signe qu'il en avait assez. Lubbart d'un coup abattit le bras tendu, et poussant le sien, sentit sa lame faire un trou dans le ventre du brigand.

Le cosaque lui tomba lourdement dessus, s'arrêtant contre la garde du sabre. Lubbart le rejette avec horreur contre terre, et ramenant à lui son arme, il la lui plonge vingt fois dans le corps à deux poings, bouchant les plaies avec son talon et ne laissant pas sur cette statue énorme une seule place où son sabre ne fit une fente. « J'aurais mieux aimé le faire souffrir plus longtemps, car c'était bien lui. »

Lubbart le regardant par terre, guettant s'il respirait encore quelque peu, penché sur lui, la pointe toute prête, pleurant, haletant. Sa haine n'était point assouvie. Il eût tout donné pour lui rendre la vie comme si s'était Hélène.

Pourtant il ne frappa plus personne, et, s'appuyant sur la pierre d'une vieille tombe, il serra la chaîne dans son sein, songea qu'une tombe nouvelle lui restait à fermer, et regarda d'un œil distrait le massacre qui s'évertuait autour de lui.

(La suite au prochain numéro.)

l'égout. Tous, et chacun selon ses moyens, ses forces et son dévouement.

« N'avais-je donc pas raison, citoyens et citoyennes, de vous dire que nous faisons de la bonne, de l'excellente politique? (Applaudissements unanimes.)

« Eh bien, je rougis d'avoir à le déclarer: les hommes qui, unis à une immense quantité de femmes courageuses, n'ont pas craint de se faire, par le BAVARD, les instigateurs de cette politique, renouvelée des beaux temps de la Grèce, ont été, sont et seront encore longtemps, l'objet des plus viles attaques de la part de certains eunuques de la presse lyonnaise.

« Les citoyens Delaroche, Peyrouton, Tony Loup, Benoit Loup, Scotti, j'en oublie et des meilleurs, ont été traînés dans la boue des calomnies les plus odieuses par des journalistes sans moralité, sans vergogne et sans talent. Leurs feuilles « sans valeur, » je les désigne à votre légitime réprobation; elles se nomment: le COURRIER DE LYON, le RÉPUBLICAIN DU RHÔNE, le LYON RÉPUBLICAIN et le CARILLON DE SAINT-GEORGES!! (Murmures réprobateurs.)

« Mais entre tous ces hommes calomniés, il en est un que je tiens particulièrement à venger des turpitudes de la presse immonde.

« Cet homme, c'est votre adjoint, citoyens de l'immortelle cité de Caluire, c'est le citoyen Tony Loup, lui, le véritable initiateur de la politique républicaine dont je vous ai démontré les bienfaits.

« Par plusieurs votes successifs vous lui avez affirmé votre confiance, je le sais, mais à la veille des élections où il va jouer un rôle si important, à la veille du lancement d'un journal dont il va prendre la direction avec notre honorable collègue, l'imprimeur du BAVARD, (M. Delaroche fait la grimace; M. Peyrouton sourit), il est indispensable que vos acclamations lui apportent comme un regain

de vaillance pour triompher de nos canemis. (Sensation.)

« Et en quel jour ces acclamations pourraient-elles lui être plus douces qu'aujourd'hui, le jour de la Saint-Alphonse, le patron vilipendé des plus célèbres pornographes modernes? En quel jour, si ce n'est aujourd'hui, la fête de la pornographie!!! (Tonnerre d'applaudissements et cris: « Vive Tony Loup!! »)

« Un seul mot encore, citoyens et citoyennes: n'oubliez pas d'acheter le BAVARD et de le faire acheter par vos amis et connaissances. Il paraît tous les jeudis matin. » Vive le BAVARD; vive Tony Loup!! » (Ovation prolongée.)

A peine « Républiquette » eut-elle terminé ce discours, impérisable monument de sa gloire, qu'il fallut en toute hâte faire tourner bride aux chevaux et les lancer sur le chemin de Lyon.

Un véritable délire s'était emparé des populations de Caluire, Cuire et maints autres lieux. On s'embrassait dans tous les coins et pour éteindre tous ces feux le capitaine des pompiers agitait fiévreusement le caoutchouc de son irrigateur...

Quant à Tony Loup, le héros de cette colossale ovation et de cet enthousiasme, il s'était évanoui, et pour le remettre de son émotion, on fut obligé de lui donner son nez à sucer!

BIBI.

QUESTION SOCIALE

SIMPLE HISTOIRE

Un de nos lecteurs nous envoie le récit de la douloureuse odysée d'une jeune fille pauvre.

Nous dédions ce récit aux satisfaits, aux optimistes, aux Pangloss de l'opportunisme,

qui trouvent que tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles.

La jeune fille dont il s'agit a dix-sept ans. Elle se nomme Hortense P...

Elle eut, tout enfant, le malheur de perdre sa mère. Son père se remaria avec une femme mauvaise, qui prit sa belle-fille en horreur. Cette marâtre donnait à Hortense « plus de coups que de bouchées de pain, » si bien que la pauvre fille est estropiée pour la vie.

Il y a peu de temps, le père mourut. Le premier soin que prit sa veuve fut, naturellement, d'expulser la jeune fille, sans lui donner un sou.

Hortense P... se mit à travailler pour vivre. Des personnes de connaissance, s'apitoyant sur son sort, la logèrent.

Néanmoins, le salaire des femmes est à ce point dérisoire, que la jeune fille ne put arriver à satisfaire ses besoins les plus élémentaires.

Chétive, mal nourrie, mal vêtue, de simplement souffrante et souffreteuse qu'elle était à l'état normal, elle tomba malade tout à fait.

Elle entra à l'hôpital, où on la garda trois mois comme atteinte d'une anémie tuberculeuse. L'anémie tuberculeuse, ça ne se guérit, quand ça se guérit, qu'avec beaucoup de mille livres de rente.

Hortense P... sortit donc de l'hôpital, souffragée, mais non pas guérie.

Sa première visite fut pour les personnes qui l'avaient logée antérieurement. Là, on lui annonça qu'on ne pouvait pas la reprendre et qu'elle eût à se mettre en quête d'un autre gîte.

Retourner chez sa belle-mère? C'eût été faire une démarche absolument inutile.

On donna à la pauvre fille le conseil de recourir aux autorités qui représentent cette société si bien faite.

Elle se rendit donc au commissariat de l'endroit qu'elle habitait avant d'entrer à l'hôpital, accompagnée d'une personne qui avait travaillé avec elle et pouvait attester sa bonne conduite.

Le secrétaire du commissaire de police, — le chien du commissaire, comme on dit, — lui « aboya » que l'on ne pouvait rien pour elle. Si, pourtant: on pouvait l'arrêter comme vagabonde.

Cette offre gracieuse ayant paru sourire médiocrement à Hortense P..., le représentant de l'autorité ajouta, « pour achever de lui mettre du baume dans le cœur » qu'elle s'adresserait vainement au bureau de bienfaisance. Cette institution ne ferait rien pour elle, parce qu'elle n'avait pas d'enfants. Ce qui prouve l'utilité, pour les jeunes filles pauvres, de se faire faire des moutards.

Finalement, l'interlocuteur d'Hortense P... exprima l'espoir qu'elle trouverait une personne charitable qui voudrait bien se charger d'elle. Ça arrive, ces choses-là. Tout est possible. Au petit bonheur.

Et, sur ces bonnes paroles, le fonctionnaire congédia l'infortunée.

L'atelier dans lequel travaillait Hortense P... a fait une collecte dont le montant lui permettra de manger — pendant quelques jours.

Mais elle est toujours sans asile et a la douce perspective d'être arrêtée sous l'inculpation de vagabondage.

Des deux grandes forces sociales, la Famille, l'Administration, l'une ne veut, l'autre ne peut rien faire pour elle.

Elle se trouve placée entre ces deux partis: Se tuer.

Ou se prostituer. Affreux dilemme que la société pose quotidiennement, avec une ironie féroce, à un nombre effroyable de pauvres filles.

« Le suicide ou la honte! Choisissez! » Vous conviendrez que l'on peut vous donner le choix entre des choses plus agréables, par exemple entre une aile de poulet et un verre de vin de Bordeaux.

Décidément, je crois qu'il y a tout de même une question sociale.

GRAMONT.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Lyon. — Imp. BEAU jeune, rue de la Pyramide, 3

PHOTOGRAPHIE
Genre Camée
IMITATION EMAIL
Alph. BERNOUD
MÉDAILLÉ ET BREVETÉ
S. G. D. G.
2, Rue des Archers, 2
LYON
On opère par tous les temps
PORTRAITS APRÈS DÉCÈS
Maisons à Naples, Florence et Livourne

GUÉRISON COMPLÈTE EN PEU DE TEMPS
des Névralgies, Migraines, Maux de dents,
Maux d'yeux, Maux d'oreilles, Surdité,
Par l'emploi du Traitement du Docteur russe LOEWENTHAL
La réputation d'efficacité de ce Traitement n'est plus à faire, depuis 40
qu'il est ordonné et employé, il a été reconnu le seul réellement infailible.
DÉPOT PRINCIPAL: Pharmacie **BOUQUET**, 10, rue Quatre-
Chapeaux, et dans toutes les Pharmacies.
Prix du Traitement: 4 fr. 50 (Envoi franco contre timbres-poste).

MAYER Fils, Pédicure
TOILE RÉSOLOGIQUE SOUVERAINE CONTRE LES CORS
SUCCÈS CERTAIN — La Boîte: 4 fr. — SUCCÈS CERTAIN
18, Rue Mulet, LYON

MAISON D'ACCOUCHEMENT
Rue Bellecordière, 22 et 24, au 2^e, LYON
FONDÉE EN 1843
Dirigée par **M^{me} PARADIS**, Sage-Femme
de 1^{re} classe de la Faculté de médecine de
Paris. — Reçoit des pensionnaires. — Accou-
chements à domicile. Se charge de faire élever
les enfants. — Consultations et renseignements
par correspondance.

BUREAU de PLACEMENT
POUR LES EMPLOYÉS
ET DOMESTIQUES
des deux Sexes
M. A. PRADEL
Directeur
PLACE
MORAND
15
LYON
INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ
Sont logées
GRATUITEMENT
et placées dans les 24 heures
Inutile de se présenter
si l'on n'est porteur de
Bons CERTIFICATS
ou des Renseignements à Lyon

IMPRIMERIE
BEAU jeune et C^e
Rue de la Pyramide, 3
LABEURS, JOURNAUX,
TRAVAUX DE LUXE ET
D'ADMINISTRATIONS.

POUR VOIR J. MALIGNON
La POSE des AFFICHES de Lyon et la campagne
La DISTRIBUTION de PROSPECTUS
SUR LA VOIE PUBLIQUE ET A DOMICILE
Le Pliage et la Mise sous bandes de CIRCULAIRES
81, Rue de la République, 81
A LYON

BREVETS
MARQUES DE FABRIQUES
FRANCE ET ÉTRANGER
Lépinette et Rabilloud
INGÉNIEURS
Avenue de Saxe, 66
LYON
MAISON FONDÉE EN 1856
De 9 heures à 11 heures, RENSEIGNEMENTS sur
toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Pa-
tentés, Dépôts de marques, motifs et dessins de fa-
brique. Pièces à fournir, Taxes, etc.
RECHERCHES des antérieurs. Copies de brevets
antérieurs ou déchu. Rapports et Avis motivés
pour procéder en contrefaçon, etc. — ETUDES pra-
tiques des inventions. Dessins et devis pour la construc-
tion des machines, appareils, etc. — VISITES D'USI-
NES. Conseils légaux ou industriels. — ENVOI de
RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX et TARIFS.
Bureau des Brevets d'invention
66, Avenue de Saxe, 66
Près le cours Morand

PHARMACIE MODERNE DE LYON
3, Rue Ste-Catherine, CASIMIR FILS, Pharmacien
VIN DÉPURATIF
A la Salsepareille rouge de
la Jamaïque et à l'Iodure de
potassium. — Ce VIN est le plus
actif et le plus agréable des DÉPURATIFS.
IL SE VEND: la botte, 2 fr. 50; le demi-litre, 5 fr.; le litre, 10 fr.;
3 litres, 27 fr.; six litres, 50 fr.
LYON, 3, rue Ste-Catherine, à la PHARMACIE MODERNE, où il se fabrique

Bateaux à Vapeur
GLADIATEUR
Service d'été à dater du 21 Mai 1881
TRANSPORT DE VOYAGEURS
ET MARCHANDISES EN GRANDE VITESSE
DÉPARTS DE
Lyon pour Avignon
Tous les Mardis, Jeudis et Samedis
à 6 heures du matin
Desservant **Valence** et tous les ports
intermédiaires
De **Lyon pour Valence**
Le Lundi, à 9 h. du matin
De **Lyon pour Serrières**
Desservant Givors, Vienna, Condrieu
Chavanay et Bouff
Tous les Dimanches, à 8 h du matin
Aller et retour dans la même journée
Billets d'aller et retour valables pour 15
jours. — Renseignements. Bureau de la
Compagnie, port de la Charité, au ponton,
en face de la place Bellecour.
AVIS. — Le port d'embarquement est
quai de la Charité, près le pont de la Guil-
lotière.

LES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
A LA VILLE DE LYON
Ont mis en vente depuis Lundi 29 Août
Plusieurs Séries de Nouveautés d'Automne
EN LAINAGES, SOIERIES, PELUCHES, VELOURS, COSTUMES ET CONFECTIONS, CHALES ET FIGHUS FANTAISIE
Tous ces Articles, quoique de première qualité, seront vendus bien
au-dessous des prix habituels.